

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 22 septembre 1888

## L'EXPIATION

## QUATRIÈME PARTIE

## I.—UNE PISTE

**C'**EST en effet la seule sur laquelle j'aie à compter, senorita.

—Que diriez-vous, si je vous donnais le moyen d'alléger votre fardeau, de faire de vos enfants des hommes instruits et d'avoir vous-même une rente viagère de vingt réaux par jour.

José eut un geste de stupéfaction, puis, sans hésiter :

—J'accepterais avec bonheur toutes les conditions que vous mettriez à l'obtention de ce bienfait, senorita, parce que je suis sûr d'avance que ces conditions ne pourraient être qu'honnêtes.

Il essuya une larme de joie qui mouillait sa paupière, et d'une voix émue :

—La senorita veut me faire faire un beau rêve.

—Qui sera bientôt une réalité, mon brave José. Voici ce que j'attends de vous. J'ai besoin d'un homme qui sache tout voir, tout entendre et ne rien révéler à autrui, qui m'obéisse sans restrictions et fasse exactement ce que je lui dirai. Je vous ai choisi pour cette tâche de confiance.

—La senorita me fait trop d'honneur.

—Non, je vous rends d'avance toute justice. Ecoutez donc bien mes instructions. Avant tout je tiens à avoir, aujourd'hui même, l'adresse d'un homme d'une cinquantaine d'années, grand, brun, l'air sournois et méchant ; il a une cicatrice au front et porte tantôt le nom de Santiago Gomez, tantôt celui de Genaro. Il doit être lié avec l'ancien intendant de mon père don Pablo Garcia.

—Si je ne fais erreur, le personnage que désigne la senorita est déjà venu ici avec don Pablo ?

—Oui.

—Alors, que la senorita ne se mette plus en peine de le chercher, je sais où il reste. M. le duc m'a envoyé porter, hier soir, une lettre chez lui. Il demeure à quelques pas du palais, dans la rue d'Alcala.

—Allez donc vous assurer immédiatement s'il n'a pas changé de domicile depuis hier.

La domestique sortit et dix minutes après il revint l'air défait :

—La senorita ne s'était pas trompée dans ses appréhensions, fit-il : Genaro ou don Santiago Gomez habitait, en effet, comme je l'avais dit, un appartement meublé dans la maison qui fait face au palais, mais il est parti depuis ce matin, en annonçant qu'il se rendait aujourd'hui-même à Cadix et de là, par le prochain paquebot, à la Havane.

Anita fit un geste d'incrédulité.

—On ne vous a pas dit la vérité, repartit-elle. Et après un moment de réflexion :

—Ne perdez point de temps. Prenez un déguisement et allez vous poster devant la porte de don Pablo Garcia. Si Genaro est encore à Madrid, il ne manquera pas de voir l'ancien intendant. Dès que vous aurez retrouvé don Santiago, vous viendrez m'avertir. Ne négligez rien pour m'apporter un renseignement précis, et comme vous pourriez avoir des dépenses imprévues, voilà qui vous permettra de les faire.

Elle lui donna une petite bourse de soie dont les mailles laissaient entrevoir une poignée de pièces d'or.

José s'inclina et partit.

Il y avait environ une heure qu'il s'était éloigné lorsqu'un petit coup, légèrement frappé à la porte de la chambre, réveilla la jeune fille qui s'était absorbée dans ses réflexions.

C'était José. Il était si complètement transformé, qu'elle ne le reconnut point au premier abord.

—Eh bien ! s'écria-t-elle avec anxiété, lorsqu'il se fut nommé, avez-vous réussi ?

une adresse que je n'entendis point. Fort heureusement une seconde voiture s'offrit à moi. Je la pris et fis suivre à distance celle qu'occupait don Santiago. La course dura près d'un quart d'heure. Nous nous arrêtas devant un palais, où Genaro entra, après avoir congédié son cocher. Je payai également le mien, et un boulanger du voisinage m'apprit, sans difficulté, que le palais appartenait à un riche américain appelé sir Richard Stone, dont le fils est le grand peintre qui fait le portrait de la senorita. Je pris alors une autre voiture et me fis reconduire à la maison de don Pablo. J'abordai le portier, qui me considéra avec défiance, et je lui demandai s'il ne pouvait me donner un renseignement sur le caballero qui devait avoir quitté la maison peu de temps auparavant. Je racontai que ce caballero m'avait gratifié, en montant dans sa voiture, d'une pièce d'or comme pourboire, parce que j'avais fermé la portière, et j'ajoutai qu'il devait y avoir évidemment une méprise, et que je désirais savoir où je pourrais restituer ce qui ne m'appartenait pas.

—Rien ne vous sera plus aisé, brave homme, me dit le portier avec un geste de sympathie, ce monsieur, qui est don Santiago Gomez y Ruiz, est un ami de don Pablo Garcia. Il s'est installé ici depuis ce matin. Vous pourrez le voir ce soir même.

—Je remerciai poliment, et dès que j'eus tourné le coin de la rue, je pendis mes jambes à mon cou pour arriver ici.

—Vous êtes aussi expéditif que je l'espérais, José. Merci. C'est tout ce que je désire de vous aujourd'hui. Dès que j'aurai d'autres ordres à vous donner, je vous ferai avertir.

Pendant quelques instants Anita demeura immobile. La relation qu'elle venait d'entendre augmentait sa perplexité. Pourquoi ce Genaro avait-il tout à coup changé de domicile, s'était-il logé chez don Pablo et était-il allé voir Horace ou sir Richard ? Ces nouveaux mystères aiguillonnaient la curiosité de la jeune fille en rendant son anxiété plus vive. Elle en cherchait encore l'explication, lorsque Rosita entra pour lui remettre une lettre qui venait d'être apportée par un messager.

Cette lettre était d'Horace. Le peintre annonçait qu'il ne pouvait tenir la promesse qu'il avait faite la veille d'achever le portrait. Il était obligé de renvoyer la séance au lendemain.

Rosita n'avait pas quitté des yeux sa maîtresse. Elle l'avait vue pâlir pendant la

lecture de cette lettre, et elle comprenait au tresaillement de la main qui tenait le papier, qu'une émotion poignante devait l'avoir saisie subitement.

Un profond soupir s'échappa enfin des lèvres d'Anita.

—Mon Dieu ! s'écria-t-elle, en froissant fébrilement la lettre, mon Dieu inspirez-moi !

Et s'arrachant tout à coup à son trouble, elle alla s'asseoir devant un petit bureau chargé de papiers, écrivit quelques lignes, puis s'adressant à la soubrette :

—Tiens, prie José de porter à l'instant ce billet à Virginie. Va, ne perds pas une minute.

## II.—DOUTES ET ESPÉRANCES

Restée seule, Anita, semblable à la statue du silence, ne faisait pas un mouvement. Cependant,



Elle serrait Anita dans ses bras avec une étreinte convulsive.—(Voir pag 47e, col. 1.)

—Autant que la senorita pouvait le souhaiter. J'étais à peine depuis dix minutes à mon poste d'observation, dans l'encoignure d'une porte, à proximité de l'habitation de don Pablo, lorsque je vis un homme, dont la taille et l'allure répondaient au signalement de Genaro, se diriger d'un pas précipité vers l'entrée de la maison de l'intendant. Il était vêtu d'un grand manteau Al-maviva qu'il avait rejeté sur son épaule, et qui cachait ses traits. Mais un mouvement qu'il fit pour répondre à une interrogation d'un passant qui demandait sans doute son chemin, l'obligea à lever la tête. Je le reconnus alors, et dès qu'il eût pénétré dans la maison, je quittai ma retraite et me promenai dans la rue, pour ne pas éveiller les soupçons. J'avais été bien inspiré, car moins de cinq minutes après, Genaro sortit, visiblement contrarié. Il appela un cocher qui passait avec sa voiture et monta dans le véhicule en donnant